

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 juillet 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les femmes.—Nos illustrations.—Un conseil par semaine.—Un duel en ballon.—Armand de Jaillac, par Arthur Appeau.—Choses et autres.—L'art de bien vivre.—Les nids d'oiseaux.—Pater.—Ave.—Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Amour fraternel—Portrait de l'hon. J. L. Beaudry, décédé.—La France à Madagascar.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de JUIN), aura lieu lundi, le 5 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



**D**OUR la troisième et dernière fois, j'espère, je vais vous parler de l'expulsion des prétendants au trône de France, de l'expulsion des Princes, comme on a pris l'habitude de désigner la chose.

Cette mesure, d'après ce que je vois, a fait beaucoup plus de bruit au dehors qu'en France, où elle a été accueillie avec une indifférence significative.

L'insouciance qu'a montré le peuple à cette occasion a lieu de nous étonner, nous qui voyons les choses à un tout autre point de vue que ne le font les Français, et qui élevés sous un régime essentiellement républicain, quoiqu'on le nomme régime monarchique constitutionnel, ne pouvons nous mettre dans la tête qu'on bannisse des hommes parce que leurs parents ont régné sur le pays qu'ils habitent.

Vous savez comment on a procédé. La chambre des députés avait voté pour l'expulsion, le comité du Sénat s'était déclaré contre, et la chambre haute sans s'inquiéter de la décision du bureau qu'elle avait nommé pour étudier la question, a confirmé l'arrêt de la chambre des députés.

Il ne restait donc à l'exécutif que de signer le décret, et c'est ce qui a été fait.

\*.\* En France, on raisonne tout autrement, et, bien que je n'approuve pas du tout, comme je vous l'ai déjà dit, le décret qui exile les chefs des Orléanistes et des Bonapartistes, je comprends très bien que le peuple se soit très peu occupé de cette affaire.

L'ouvrier, le paysan, la masse des citoyens, en un

mot, aiment la paix et l'ordre, et c'est pourquoi ils ont très peu d'estime pour les socialistes, les communistes et tous les dévoyés qui font grand tapage dans les grandes villes.

Tout changement de gouvernement signifie pour eux révolution, arrêt des affaires, augmentation d'impôts et tout le cortège d'ennuis, de misères et de ruines qui s'en suit. Aussi, en apprenant qu'on mettait trois Princes à la porte parce qu'on craignait un coup d'Etat de leur part, ils se sont dit : "Ma foi ! qu'ils s'en aillent ; pourvu que l'on ne chôme pas trop et qu'on ne nous demande pas d'argent, c'est tout ce qu'il nous faut."

C'est ainsi, du reste, que raisonne le peuple dans tous les pays. Partout il demande du travail et la paix.

\*.\* Donc, le 24 courant, le Comte de Paris, chef des royalistes, a quitté la France pour se rendre en Angleterre.

Le même jour, le Prince Napoléon (Plon-Plon), chef des Bonapartistes, est parti pour la Suisse, et son fils le Prince Victor, qui est également prétendant au trône et se trouve par là même l'adversaire de son père, est allé en Belgique, à Bruxelles.

Au départ de ces trois princes, on a crié : Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! Vive le prince Napoléon ! Vive le prince Victor ! et enfin vive la République !

Le gouvernement républicain qui avait été jusqu'à présent le seul qui ait permis à des princes ennemis du régime établi, de vivre en France, a eu tort d'imiter les rois et les empereurs en les chassant après les avoir accueillis pendant seize ans, mais puisqu'il en était arrivé à cette décision, il aurait dû faire la chose d'une manière plus franche et plus pratique.

Pourquoi ne pas avoir mis les trois Princes dans un char de première classe et ne pas les avoir transportés ainsi jusqu'à la frontière ?

Ce qui serait arrivé, pendant le voyage, n'est pas difficile à deviner et point n'est besoin d'être grand clerc pour le savoir.

Le père et le fils Bonaparte se seraient pris aux cheveux et le Comte de Paris aurait frappé sur les deux autres, puisque ces trois prétendants se haïssent mortellement et on aurait été débarrassé d'un ou de deux d'entre eux, peut-être même de tous les trois.

Enfin, plaisanterie à part, ce décret est tout à fait impolitique et plaise à Dieu que ceux qui en ont été victimes restent toujours assez français pour ne pas conspirer à l'étranger contre leur pays.

\*.\* O politique plein de mesquineries et de petites gens combien je te préfère la grandeur d'âme des peuples frères qui s'élèvent au dessus de tes bassesses pour se donner la main !

Ce cri m'échappe en lisant cette protestation d'amitié qui nous est envoyée du fond de la Provence par un poète qui écrit dans la langue harmonieuse et douce de Mistral.

## I LATIN D'AMERICICO

A LOUIS FRECHETTE

Fraire d'alín, e tu subre-tout, Canada.  
Rampau car e fegound dou fièr aubre de Franco  
Vosto ramo s'estend, fruchiero à desiranço ;  
E tambèn lou troubaire an o à vous saluda.

Ni siècle ni liuenchour vous an poussu muda ;  
De voste biès latin gardas la rémembranço ;  
Noste crèire es parité, pariero l'ahiranço,  
E din l'obro de Dieu sian lest à s'ajuda.

Que fan de milo légo, e la mer, et li flume,  
Si es lou meme souléu que nous largo soum lume  
Si din la meme fe li pies baton d'accord ?

D'enterin que lou sang au vièi mounde se verso  
Rejounnen nosti man pèr dessusre lis erso :  
La soulo vesinanço es aquelo di cor.

Traduction :

A. DE GAGNAUD.

## AUX LATINS D'AMERIQUE

A LOUIS FRECHETTE.

Frères lointains, et toi surtout, Canada, rameaux chers et féconds du fier arbre de France, vos branches s'étendent, portant des fruits abondants. Aussi le poète aime à vous saluer.

Ni les siècles ni l'éloignement n'ont pu vous changer :— de votre berceau latin vous gardez le souvenir ; notre

croissance est semblable, semblable notre haine, et dans l'œuvre de Dieu nous sommes prêts à nous aider.

Que font les mille lieues, et la mer, et les fleuves, si c'est le même soleil qui nous dispense sa lumière, si dans la même foi les poitrines battent d'accord ?

Tandis que le sang dans le vieux monde se verse, rejoignons nos mains par dessous les vagues : le seul voisinage est celui des cœurs.

A. G.

Merci poète, au nom de tous les Canadiens merci, les sentiments que tu exprimes si noblement seront toujours vrais et trouveront toujours un écho dans nos cœurs.

\*.\* Vous avez lu le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ et vous n'êtes pas sans avoir remarqué à la dernière page, une petite reproduction, que notre prote a insérée, en guise de bouche-trou, une boutade à propos des défenseurs de la veuve et de l'orphelin - les commandement de l'avocat.

C'est une de ces nombreuses scies que l'on a faites à propos de toutes les professions, une charge, une caricature à la plume auxquelles on est habitué et dont ne s'est jamais fâché aucun homme d'esprit.

Eh bien, quelqu'incroyable que puisse paraître la chose, si abracadabrant que soit le comble, si peu flatteur que cela puisse être pour notre race, je dois vous dire qu'il s'est trouvé un avocat, oui un avocat, c'est-à-dire un homme sachant lire, écrire et peut-être parler—qui s'est froissé, au plus haut degré, de la publication de cette boutade bien inoffensive.

Au fait, pour vous prouver que je ne vous en impose pas, voici sa lettre :

Le Monde Illustré, Montréal.

Monsieur,

Votre dernier numéro contient des articles indignes, faux et calominateurs concernant les avocats.

Veillez ne plus m'envoyer le *Monde Illustré*, pas même pour le reste des six mois d'abonnement que je vous ai payés.

Je suis,

X. Z., avocat.

Ma foi ! je vous avoue que, jamais de ma vie je n'ai lu plus fort que cela. Calino, Guibollard et tous leurs amis sont enfoncés par ce monsieur, dont je vous cache le nom, pour une foule de raisons.

Et dire qu'en ma qualité d'avocat je suis exposé à être forcé d'appeler le signataire de cette lettre : "Mon savant confrère !"

\*.\* En commençant cette causerie, j'avais le sourire sur les lèvres, je me sentais heureux de revivre après une maladie assez longue, et peut-être même ce retour à la santé m'avait-il disposé à critiquer et à railler les hommes et les choses dont j'allais m'occuper quand le son lent et lugubre de la cloche des morts vint frapper mon oreille.

Si habitué que je puisse être à cette note grave et plaintive, qui annonce qu'une âme vient de comparaître devant son juge suprême, je ne puis me défendre d'un certain frisson, d'un tressaillement pénible, chaque fois que je l'entends s'envoler des ogives des hautes tours de Notre-Dame.

Ce jour-là surtout, quelque chose m'étreignit le cœur, et le vague pressentiment de la perte d'une personne qui m'était chère me frappa l'esprit.

Me souvenant aussitôt qu'un de mes amis, je puis dire un de nos amis, était à l'agonie depuis la veille, je compris que cet excellent homme, que vous avez tous connu, au moins de nom, qu'Achintre avait fini de souffrir.

\*.\* Pauvre vieux camarade, depuis sept ans on le voyait cheminer d'un pas lent, le dos légèrement vouté, relevant souvent la tête d'un mouvement brusque, l'œil perdu dans ses pensées, l'air grave, la figure calme, que venait parfois illuminer un doux sourire à la vue d'un visage ami, puis s'arrêter, causer un instant, et continuer sa marche pour reprendre le rêve ou l'étude commencée qu'il écrivait plus tard et qui faisait les délices de ses lecteurs.

Depuis longtemps il souffrait d'une maladie qui ne pardonne pas et qu'il avait étudiée à fond, la diabète. Se considérant comme un patient étranger, il suivait la marche du mal, ne se faisant aucune illusion et marquant pour ainsi dire lui-même le terme fatal qu'il sentait s'approcher tous les jours.

Quand un ami, croyant que le moral était plus frappé que le physique, plaisantait sur ce qu'il sup-